

De fil en aiguille.

Multi interventionniste, Guacolda tisse une œuvre aux innombrables entrées. Et rares sont les médiums qu'elle se refuse à explorer. Partant, dès lors qu'elle s'empare d'une aiguille et d'un fil, elle sait se montrer au summum de son art singulier où s'agrègent à la fois, la gravure, la peinture, le dessin.

Par cette globalité, transcendant les clivages en cours, l'ensemble de ses pièces ressortit autant d'un concept cher à l'art dit contemporain que d'une tradition picturale éprouvée, et pourquoi ne pas dire classique. En cela, sa démarche où foisonnent les citations, celles de ses modèles présélectionnés, où le détournement s'impose en pivot, s'apparente à un vaste chantier au centre duquel l'image prime. Or, si ce n'est celle-ci qui finit par l'emporter, voici que via les entrelacs de ses essais complexes se trame celle d'une réalité démultipliée, manière de rébus à l'œil, trace et matière confondues.

Dans cette optique, la sienne, les motifs évidés ne se signalent que par les contours, invitant à cette incidence, le scrutateur à reconstituer dans une sorte de réflexe le corps manquant comme en dessin le tracé le suggère, comme en gravure la saillie le détermine, comme en peinture la masse insinue la forme. Encore que le dernier pan de ce distinguo ne soit valide que par intermittence, si l'on se prend à considérer ici, en particulier, ces pièces sur plastique, sur bulle-gomme où, par transparence, la troisième dimension jaillit d'un conflit arbitré entre deux : entre l'a plat et la profondeur de champ induite. Et quand l'œil perce au lointain, voici, qu'illico il se recentre sur la géographie du périmètre, d'une façon telle que dans ce processus de mise au point contrainte, et donc d'essence photographique, la surface manquante se rétablit d'elle même. Pour preuve, quelques uns de ces travaux récents (2014), fondés autour de Vermeer, où l'on distingue le portrait de La jeune fille à la perle, certes enluminé, mais où ce mécanisme agit en droite ligne de cette double identification à peine différée.

Autre qu'un mot qui vaudrait ici pour sa charge éthique, la transparence détermine l'ensemble de son œuvre - au (x) fil (s) de sa découverte - où ces arcanes se révèlent à vue - la friche et l'enluminure allant de pair dans sa réalisation. Et, pour le démontrer, ses autres travaux constitués sur toile de Jouy (2014) sont aussi explicites. Où le fond matériel profus livré en tant que tel se conjugue avec le message, le lettrage - celui d'un texte de Lionel Tua -, qui fixe la forme, celle d'une pièce légendée, volontairement saturée. Autre piste, autre lecture, et ce qui dans sa version de La jeune fille à la perle transparaisait en creux, s'expose ici, en surabondance. Deux axes comme deux aspects antagoniques d'un point de vue pictural pur mais qui se rejoignent et pactisent à l'épreuve des faits ; ceux de l'inversion cogitée et de la narration lente.

En effet, quelle application que celle de Guacolda, artiste persévérante dont le geste attaché à son art provient d'une ère domestique surannée, emblématique de celle où la femme s'évertuait à cette tâche qui, loin de déboucher sur l'expression artistique, scellait sa dépendance au quotidien. Dans son contexte propre, il tendrait à mettre à jour sa sérénité dégagée des tentations industrielles.

Dans l'atelier de la patience longue où elle élabore ses œuvres, elle fourbit ses pièces en vertu de paramètres remarquables où deux notions de la durée se heurtent, appréciant à ce crible sa détermination artisanale - temps court - et la finalité de son travail édulcoré qui renvoie à une sensation de rapidité. Une joute par laquelle l'a priori légèreté du concept se voit défier par la précision méticuleuse de la manière d'opérer qui implique de ne pas perdre le fil : celui de sa dextérité et de son projet subtil. Encore, lui faut-il, outre le respect de ses deux données, compter avec l'aléatoire de sa composition quand elle se doit dans un souci d'harmonie s'arranger de ses chutes dont l'agencement, au final, compte autant que le piqué.

Département de l'art royal ou sacré qui vit son apogée au cours du XV^{ème} siècle, l'enluminure retrouve avec elle sa place et sa vigueur dans notre lexique visuel contemporain. Bien que par ses formats, en vérité, elle se rapproche

davantage de la fresque que de la miniature. Par ce biais comparatif, attachons-nous à discriminer les racines d'une œuvre qui, in fine, puise autant dans la pictural que dans l'écriture, dans le *pictor* de l'enlumineur, que dans le *scriptor* du scribe. Car si Guacolda, inexorablement, de par ses racines se positionne en digne peintre, elle cingle dorénavant vers un horizon où le graphisme filaire et la mise en place d'un alphabet déchiffrable, ou non, retient son travail dans le champ d'une écriture plastique. Et quand le filet trace la figure, le résultat questionne l'œil sur le mode de la lecture. Notable dans ces œuvres sur transparence, ce questionnement s'étend à toutes, car elles ont en commun de se placer sous le signe du rythme, d'une étymologie secrète, où le signe l'emporte sur le support, et par extension sur la surface. Ce qui d'usage s'ancre à la plume, au fusain, au pinceau, elle le spécifie par l'aiguille et le fil, avec la très nette volonté de ressurgir ailleurs que dans les champs archi-visités d'une figuration qui ne se limiterait qu'à sa mission définie - Ici, le mot figuration se devant d'être envisagé au sens de formes.

Nonobstant, en dépit d'une authentique complexité liée au décryptage de ses œuvres si l'on veut s'en donner la peine, celles-ci apostrophent au premier balayage de la rétine qui se trouve happée par la magie opérante de l'invisible exprimé. Par une sorte d'omission volontaire, ce qui manque se trouve cité par des effets de filés, de trainées textiles, d'infimes et pertinentes délicatesses appropriées à l'apparition par substitution. Il n'est pas à la portée de tous de savoir créer une énigme, de décliner le mystère par suggestion, et si le pictural parlait à l'oreille, il faudrait écrire : par chuchotements. L'étonnante quiétude qui émane de ces pièces tient à coup sûr de la manière réglée et apaisée par laquelle elles apparaissent, filtrées d'un en-soi profond au miroir de cet univers composé, re-composé, s'agissant de ces tressages où ce même sentiment de patience ajustée se manifeste.

Avec la maestria d'un Cy Twombly qui se serait essayé à l'aiguille, elle excelle dans l'art du crayonné qui chez elle n'est qu'illusion, dans le déploiement d'une

stratégie textile aux fins mystérieuses, dans la manipulation de l'image source refigurée, dans la mise en pointillé de ce qui d'usage se lit d'un trait, démiurge d'une féminité têtue où le sensible dompte le brutal. En règle générale, il est toujours d'assez mauvais ton de s'appesantir sur les finesses, voire les délicatesses d'un travail, une perspicacité qui vaut souvent à l'artiste via l'auteur d'être regardée en maniériste, suspecte à ce titre de développer une œuvre qui ne tiendrait que par des afféteries préconçues, et donc subsidiaire. Afin de faire mentir ce présupposé, pour ma part, j'affirme que chez Guacolda, la manière, c'est à dire le style et la science délectable qui s'y rapporte tient lieu de sa facture distincte, lavée du moindre soupçon, parce qu'enraciné dans une longue tradition quiète où le gracile en surface combat de l'intérieur le pathos sur lequel les faiseurs s'appuient pour faire croire qu'ils ont l'âme d'un créateur. Laissons-là, donc, être légère.

Sur papier-bulles, sur toiles, en fils, en traits, en tresses, Guacolda avance, et sans cesse dans la transparence.

Et pendant ce temps-là, obstinément, elle cousait.

Christian-Louis Eclimont - Mai 2015.
